

## « ARRIBA, PARIAS DE LA TIERRA ! »

Le train franchit un tunnel de plus et la mer, le soleil, les montagnes ressurgissent. C'est le début des vendanges dans les vignes françaises puisqu'on est en septembre. Nous nous arrêtons à la frontière dans la grande gare d'une petite bourgade. Une longue file d'agents : douaniers, policiers, politiques, s'étire le long du quai. Nous sommes deux à descendre du train. Tout un luxe de douaniers, de policiers, de miliciens, tout un état-major de scrutateurs de papiers et de passeports – comme à chaque frontière, du reste – se jette sur cette modeste prise, arrivée aujourd'hui à la station de Port-Bou, qui est déjà du côté espagnol.

Une jeune Espagnole arrivant de Paris, de retour de cours de vacances à Exeter, en Angleterre, se présente la première. Ouverture de sa valise, coup d'œil à son passeport et son visa, et c'est tout. C'est mon tour, maintenant : ils ouvrent ma valise, contrôlent tout attentivement, efficacement, et replacent mes affaires en bon ordre. Du travail de douanier modèle. Ils prennent mon passeport, étudient les visas, les prolongations de validité, le soupèsent.

– *Un instant, s'il vous plaît.*

Mon passeport est sorti par une porte de côté et le corps qu'il a quitté se tient mélancoliquement dans une vaste salle de douane, complètement déserte. De grandes proclamations rouge et noir et deux affiches, au graphisme excellent, sont placardées au mur. La première représente un simple soldat en tenue de campagne qui rit et tire les fils d'une marionnette en uniforme à brandebourgs d'officier. Affublée d'une moustache de hussard – attribut supplémentaire du pouvoir – d'un gigantesque sabre retenu par de grosses courroies, la marionnette danse allègrement entre les mains du soldat de la PAPIT. Quant à la deuxième affiche, elle ne se veut pas gaie mais menaçante et effrayante. Une monstrueuse bête ventrue, aux yeux globuleux de batracien porte une main simiesque à son oreille gigantesque. Sa peau est du brun des soutanes, un rosaire avec une croix est suspendu à son cou et une couronne royale, minuscule comme celle de la grenouille des publicités du cirage Erdal orne sa tête. C'est ainsi que le graphisme révolutionnaire met en garde contre l'ennemi qui possède partout ses réseaux secrets, partout ses espions, partout des oreilles qui écoutent et des yeux qui observent.

– *Suivez-moi s'il vous plaît.*

Rentré de sa mystérieuse promenade, mon passeport demeure séparé de l'âme et du corps, dont il constitue l'appendice pour la police. Le fonctionnaire me conduit sur le quai sans me le rendre. Le quai est long, nous marchons en silence, j'ai envie d'engager la conversation. Le toit laisse apercevoir des collines, baignées de soleil et couvertes de jardins d'oliviers. Je dis être heureux de découvrir ce nouveau pays. Le fonctionnaire me répond froidement « parce que vous pensez le découvrir ? » et me regarde comme si j'étais l'une des oreilles, tentacules ou figures de la bête brune de l'affiche. C'est une sensation désagréable.

Nous sommes maintenant dans une petite pièce, où un homme assis derrière un bureau me signifie qu'on ne laisse entrer personne en Espagne, et surtout pas de journalistes. Celui qui tient mon passeport est debout derrière moi, devant la porte. Un autre homme, assis près du bureau, pourrait aisément figurer sur la première affiche, enfin un troisième, carré sur un petit divan, vient compléter cette trinité ; on l'imaginerait bien sur une estampe de la Révolution française. Il faut que j'observe ces hommes, malgré ce fâcheux contretemps bureaucratique. L'Espagne, ce sont eux aussi. L'homme grand, brun, mat, assis près du bureau, est un militaire mais un drôle de militaire. Il porte un pantalon de cavalier, une veste d'allure militaire, et a tranquillement appuyé sa carabine contre le bureau du civil. Ô temps toujours semblables, de la naissance de nouveaux États et de nouveaux régimes, avant que l'ardeur ne tiédisse, retombe, se réduise à un formulaire ! Il faudrait que je photographie ce qu'il a sur la tête, car ils ne voudront pas me croire en Pologne. C'est une sorte de calot militaire, noir sur une oreille, rouge sur l'autre, avec de chaque côté trois grandes lettres, noires sur le fond rouge et rouges sur le fond noir : FAI. Accoutrement de carnaval, direz-vous ? Oh, non. Cet homme n'a rien d'un arlequin.

Ce soldat de la révolution, milicien de la Fédération anarchiste ibérique catalane, prend la parole à mon sujet. Je ne comprends pas un traître mot de ce qu'il dit mais j'en retire l'impression qu'il parle plutôt en ma faveur. Il ne s'adresse pas tant au fonctionnaire derrière le bureau qu'à l'homme du divan. Celui-ci est également peu commun et photogénique pour d'autres raisons. Il porte quelque chose qui tient du veston et de la redingote, qu'on dirait du siècle dernier et que l'on voit parfois sur les retraités de province. De ce corps sec en redingote noire émerge un cou d'aurochs (ceint d'un

foulard rouge et noir, de nouveau les couleurs de la FAI, puissante en Catalogne), une énorme tête, un grand visage charnu avec un nez proéminent et des yeux entre les plis d'une peau déjà ridée par l'âge. Pour couronner le tout, une chevelure étonnamment noire et touffue, masse de cheveux hirsutes, ébouriffés comme ceux de Beethoven. Mais non, c'est Marat, le plus classique qui soit, le menaçant Marat de la Convention. Je sens instinctivement que c'est cet homme-là qu'il faut convaincre.

La petite pièce devient maintenant le théâtre d'une grande bataille, où un journaliste polonais doit forcer la résistance de Port-Bou. L'adversaire est ici le civil derrière le bureau, sans calot rouge et noir, sans foulard rouge et noir, avec une misérable petite touche de rouge au revers de son veston. Il exige que je lui prouve que je suis journaliste et je lui tends mes cartes professionnelles, polonaise et internationale. Il n'y comprend pas grand-chose mais Marat intervient de manière plutôt conciliante. L'homme derrière le bureau n'est pas content, il reprend mon passeport et, au bout d'un instant, y découvre un visa allemand. Qu'est-ce que je faisais en Allemagne ? Je saisis le passeport et lui montre qu'il s'agissait d'un visa de transit. Nous comptons le temps écoulé entre les tampons aux frontières et les calculs viennent confirmer mes dires. Je passe donc à l'attaque : je sors la grosse artillerie avec la lettre de recommandation de l'ambassadeur d'Espagne à Paris, Luis Araquistáin, lettre écartée sans avoir été lue. Le milicien au calot s'inquiète de savoir s'il s'agit bien du nouvel ambassadeur, récemment nommé, mais Marat calme ses craintes. Un esprit de paix souffle maintenant au-dessus du champ de bataille. J'ai en tout cas les deux anarchistes de mon côté. Pour sauver les apparences et subir une défaite honorable, le civil exige de conserver la lettre de l'ambassadeur. Cela m'ennuie, mais

que faire ? J'échange alors la lettre de l'ambassadeur contre trois tampons ronds sur mon passeport. L'homme qui m'a conduit jusqu'ici et ne me laissait pas beaucoup d'espoir de séjourner en Espagne me raccompagne. À la porte, mes récents inquisiteurs me saluent de leurs trois poings levés.

Il me reste encore beaucoup de temps à tuer avant le train pour Barcelone. Dans la grande salle d'attente de la gare, il y a neuf garçons pour servir la jeune Espagnole et moi. L'atmosphère est mi-familiale, mi-révolutionnaire. Les couleurs des affiches révolutionnaires dégoulinent des murs, des drapeaux rouges sont suspendus aux fenêtres, l'enfant de la serveuse joue sur le comptoir avec une boîte de homard. La ville est située en dessous de la gare, elle descend en amphithéâtre vers le petit port de pêche. L'église est fermée, ne porte aucune trace de destruction, seule une affiche sur la porte indique qu'elle a été « réquisitionnée », c'est-à-dire que les autorités de la milice et du Front populaire en sont devenues propriétaires. Arrive enfin le train qui doit nous emmener à Barcelone : tous les wagons sont peinturlurés d'affiches et de slogans révolutionnaires. Je m'installe dans un wagon qui illustre la littérature et la religion de façon révolutionnaire : un roman fameux de Blasco Ibáñez et les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, la grande œuvre de saint Jean. À l'intérieur, on ne perçoit ni révolution ni Apocalypse. Quatre journaliers ont entamé une partie de bésigue, sans attendre le départ du train.

Le train démarre enfin, perçant les tunnels de ses wagons bariolés, jaillissant à chaque instant au bord de la mer, survolant les bois d'oliviers et les champs cultivés. Défilent des villages blancs tout en pierre, des champs à flanc de colline délimités par des murets de pierre, des gares tranquilles, des réclames de Shell et de Dunlop. Les paysans dans les champs lèvent leur poing fermé pour nous saluer. Pourtant,

petit à petit, tout devient ennuyeux. Par leur aspect morcelé et visiblement soigné, les échiquiers des champs et des vignes rappellent l'Allemagne ou la région de Poznań ; champs qui au lieu de s'étaler en longueur se plisseraient en terrain montagneux, se ravinaient en terrasses. Le seul élément exotique ce sont les charrettes hautes, aux deux immenses roues, tirées par des mules et des ânes. On devient sceptique quant à l'existence de cette révolution qui vous a accueilli à Port-Bou de façon si pittoresque, bruyante et menaçante, et règne ici sur un pays de fourmis, d'abeilles ou de termites laborieux. Je m'endors, on me réveille pour un contrôle de passeports, très affable, je me rendors, Barcelone enfin.

Il n'est que huit heures du soir mais la nuit est déjà tombée, nuit d'un noir d'encre comme il en est dans le Sud. Une foule de miliciens et d'ouvriers se presse dans la gare. Des flèches rouges indiquent les points de ralliement des volontaires étrangers qui viennent combattre pour la révolution. Je roule en fiacre dans une ville étendue, bondée et mal éclairée. L'hôtel que l'on m'a recommandé n'a heureusement pas été réquisitionné comme l'église de Port-Bou ou de nombreux hôtels barcelonais. J'obtiens une petite chambre tranquille à l'un des derniers étages mais dont la fenêtre donne sur le mur gris d'un autre gratte-ciel. Je suis fatigué par le voyage et me couche tôt. Tout à coup, dans un demi-sommeil, j'entends une voix formidable, mécanique, non humaine qui se met à hurler dans mes oreilles. Elle profère des mots et des phrases entières à un rythme de mitrailleuse et semble traverser les murs, couvrir complètement le murmure lointain de la grande ville, remplir ma petite chambre, l'inonder comme l'eau d'une baignoire qui déborde. Le haut-parleur de la radio s'arrête enfin un instant, puis déverse un nouveau torrent de sons, dans une tonalité de voix un peu différente. Là-bas, dans la

rue noire de Barcelone, les gens se rassemblent devant les haut-parleurs pour écouter les dernières nouvelles du front. Il ne s'agit sans doute plus de communiqués mais d'allocutions, d'invocations, de proclamations qui grondent l'une après l'autre. La langue espagnole, douce, flexible comme de l'acier, acquiert une lourdeur plombée, emphatique, à travers le haut-parleur. Les mots traversent l'air pesamment comme des tôles de fer qui tomberaient des gratte-ciel sur les pavés. Je n'y comprends quasiment rien, ce qui augmente mon ahurissement. À travers la nuit noire, dans l'obscurité d'une langue inconnue se dessinent seulement les contours sonores de mots intelligibles : révolution, prolétariat, *España, el pueblo, fascismo, muerte*. Parfois, très rarement, j'arrive à lier un contour à un autre qui sort juste après lui du haut-parleur invisible, à les attacher par une accroche imperceptible de sens. Je suis fatigué, allongé sur le lit d'une chambre d'hôtel dans une ville inconnue, par une nuit méridionale très sombre qui entre par la fenêtre avec une vague de sons rauques, inhabituels. Finalement, la fatigue l'emporte sur la vague. Je m'endors, encore bercé par l'écho de ce tonnerre verbal, je m'endors avec une triple impression : de fatigue purement physique, de ténèbres et de déferlement d'une langue étrangère – vague déchaînée qui enveloppe, pénètre et aspire, tel un vide insondable, abyssal. Maintenant, je sais au moins cela de l'Espagne révolutionnaire : je ne serai jamais seul, toujours rattrapé par la lumière ou le crépuscule, les appels et les cris ; cette mer immense, déchaînée, qui a tout inondé, continuera de se répandre ici toujours et partout, y compris à travers moi, un étranger.

Je passe toute la journée suivante dans la plus grande ville de l'Espagne révolutionnaire, ville où cette révolution a été

la plus sanglante, cruelle mais héroïque aussi, ville où l'anarchisme subsiste comme un souvenir, alors que, pour nous, Polonais, il appartient à un passé éloigné, contemporain de la jeunesse de Sienkiewicz, de l'âge mûr de Prus<sup>1</sup>. C'est une grande et belle ville, riche de surcroît, devenue le décor de la nouvelle réalité. Les affiches de la salle des douanes de Port-Bou se trouvent multipliées ici en milliers de taches colorées qui brillent sur les murs au grand soleil. Des voitures filent à toute allure, arborant de grands drapeaux, des slogans et des emblèmes peints en blanc, ainsi que les initiales des deux grands syndicats, des partis politiques ou institutions révolutionnaires qui les ont « réquisitionnées ». Dans les voitures, on aperçoit des miliciens en *mono* bleu marine ou autres « uniformes en devenir » et en vestes militaires. Le *mono* règne en maître. Les membres de la milice populaire vêtus de *mono* sont armés de carabines et postés en faction devant les portes des maisons et surtout des grandes banques, des postes, des bâtiments gouvernementaux. Le *mono* a acquis la dignité de l'uniforme, il l'a détrôné ; c'est tout simplement une combinaison de travail d'ouvrier, celle que portent aussi les aviateurs. Le *mono* est maintenant sorti des usines et des hangars, devenu un accessoire du pouvoir, au même titre que les épaulettes autrefois.

C'est dimanche et une foule plus nombreuse que de coutume est sortie dans la rue. Imaginons voir un jour tout le quartier riverain de la Vistule, tout le Praga ouvrier, tout le Wola rouge venir se promener dans les allées Ujazdów. De la même façon, la foule des banlieues éloignées, du

1. Henryk Sienkiewicz (1846-1916), Prix Nobel de littérature, et Bolesław Prus (1847-1912), écrivains polonais, dont certains romans ont été traduits en français. Pruszyński n'avait visiblement pas en tête les dates de naissance des deux écrivains, contemporains l'un de l'autre.

quartier du port et de la vieille Barcelone aux rues étroites, s'est répandue sur les boulevards de la Rambla, les larges trottoirs de Paralelo, la place de Catalogne, devant les pavillons d'exposition. C'est une foule armée. Difficile d'imaginer qu'un si grand nombre d'hommes puisse se promener avec des carabines dans les rues d'une grande ville. Difficile d'imaginer que la classe ouvrière puisse accaparer autant les automobiles. L'Espagne est le pays des très grosses voitures, la patrie de l'aristocratie Hispano-Suiza, et je vois maintenant passer des dizaines d'Hispano-Suiza, de magnifiques limousines décorées d'emblèmes soviétiques, de faucilles et de marteaux, dessinés encore maladroitement sur la laque noire de la carrosserie. Au pied de la statue de Christophe Colomb, des sacs de sable forment une barricade et quatre mitrailleuses surveillent quatre rues. La foule de ces rues défile sous les drapeaux rouge et noir de la Fédération anarchiste ibérique, rouges avec faucille et marteau du Parti ouvrier d'unification marxiste, d'obédience trotskiste. Les affiches du Parti socialiste et communiste unifié sont suspendues aux fenêtres de l'hôtel Colon, où les militaires s'étaient retranchés, avant de se rendre. Les murs du grand hôtel portent des traces de balles mais peu nombreuses. Rien de comparable à la poste principale de Léopol, en 1918<sup>1</sup> ou au ministère de la Guerre à Varsovie, en 1926<sup>2</sup>. Ces hommes, dont un nouveau contingent est fusillé chaque jour, aux termes des sentences des tribunaux populaires, ces hommes emprisonnés à bord de l'*Uruguay*, le navire blanc visible dans le port, n'ont pas offert une longue résistance.

1. La poste de Léopol (aujourd'hui Lviv en Ukraine occidentale). Les combats entre Ukrainiens et Polonais pour le contrôle de la ville furent particulièrement acharnés.

2. Lors du coup d'État du maréchal Piłsudski (1867-1935).

La foule ouvrière s'éparpille dans les rues, consciente de sa victoire, pleine du sentiment de son pouvoir. Les affiches ridiculisent les officiers et les quotidiens rapportent les nouvelles sentences des tribunaux ouvriers. Les églises préservées des incendies portent l'inscription : *patrimonio del pueblo* (patrimoine du peuple). Les résidences des armateurs du grand port de commerce sont « réquisitionnées » et occupées par des organisations ouvrières. Le journal illustré *Ahora* publie la photographie d'un ouvrier-milicien qui dort dans le lit royal du palais Pedralbes. Devant l'hôtel particulier du magnat catalan de la presse, honoré du titre de *conde*, il y a cinq Packard. Non parce que c'est la résidence du magnat mais parce que c'est le siège du syndicat des métallurgistes. Le chef de l'armée, le colonel Sandino, habite un vaste bâtiment « réquisitionné ». Ce qui rappelle forcément Petrograd au printemps 1917. Le Petrograd des marins de Kronstadt, sillonnant la ville dans les limousines de la Cour, le Petrograd de l'hôtel particulier de la Krzesińska<sup>1</sup>, « réquisitionné » par les communistes. *L'Internationale* jaillit des haut-parleurs suspendus dans la rue. La foule l'accueille le point levé, reprend le chant qui lui parvient d'en haut et un chœur de voix désunies le renvoie vers le haut. Cette fin septembre sent son printemps russe.

Quelque chose de très espagnol retient l'attention au milieu des affiches : l'annonce d'un combat de taureaux pour aujourd'hui. La révolution n'a nullement troublé cette distraction traditionnelle, hormis sur deux points. L'affiche précise que les taureaux de la corrida proviennent des étables d'ex-*marqués* et d'ex-*conde*. C'est la révolution, la dernière, la vraie, qui a fait ajouter cet « ex » et c'est elle aussi qui amène à souligner que la corrida se déroule avec l'accord de la milice

1. Étoile de ballet d'origine polonaise.

populaire. Le tank qui fracassa les églises s'est arrêté au seuil de l'arène. Il faut voir cela.

Je suis un peu en retard à la corrida et traverse en courant les grands arcs des galeries, je monte les marches et je progresse, degré par degré, à travers la foule qui peuple l'amphithéâtre. Le public tout entier se dresse et lève le poing, ce qui m'incite à me retourner. Devant moi il y a l'arène, jaune, sableuse, des arcs de cercle remplis de monde et, suspendus tout en haut, des portraits de toréadors. Un orchestre militaire exécute l'hymne puissant de la révolution prolétarienne, au-dessus de l'arène de combat des taureaux :

*Arriba, parias de la tierra,  
en pie, famélica legión,  
atruena la razón en marcha  
es el fin de la opresión.*

Comme dans la rue tout à l'heure, *L'Internationale* gagne progressivement tout l'amphithéâtre. La foule de la corrida la reprend avec enthousiasme, le poing serré, et le chant s'élève vers le ciel, jusqu'aux portraits des toréadors célèbres :

*agrupemanos todos  
en la lucha final ;  
el género humano  
es la Internacional !*

Il se passe alors une chose qui, par hasard, associe plus étroitement encore les jeux espagnols et la révolution prolétarienne. On a visiblement cru que l'orchestre allait s'interrompre car un gros taureau fait irruption dans l'arène. Le public crie quelque chose, certains s'asseyent tandis que d'autres gardent le poing levé. Deux banderilleros en rouge

s'approchent du taureau qui semble aveuglé et assourdi. Les gens autour de moi continuent à chanter, en écho à l'orchestre :

*en dioses, reyes ni tribunes  
no es el nuestro salvador :  
nosotros mismos realicemos  
el esfuerzo redentor.*

Cependant, les poings retombent, le chant s'éteint, se fond dans le brouhaha de la corrida. Tous les yeux se sont maintenant portés sur l'arène, où le jeune taureau cherche vainement une issue. Il est visiblement paralysé, terrifié, au point d'en oublier presque les banderilleros. Ils sont quatre, en costume de perroquet, avec des perches longues d'un mètre, terminées par un morceau de fer aigu qu'il faut planter dans l'encolure. Le taureau considère avec méfiance mais étonnement aussi le banderillero qui s'avance. D'un geste soudain et prompt, le garçon plante ses deux perches au-dessus de l'encolure du taureau et court se réfugier derrière le parapet de l'arène. Le taureau mugit, incline son énorme tête. Les banderilles plantées victorieusement dans son encolure sont aux couleurs de la République : violet, jaune et rouge. Le taureau court vers le parapet pour tenter de fuir. Le vendeur de friandises attrape les perches par en haut et les agite. Le taureau lui échappe en beuglant, repart vers le centre de l'arène. Tous autour de moi éclatent d'un rire large et fiévreux. Les cris et les rires de plusieurs milliers de personnes se propagent par vagues jusqu'au bas de l'arène. Le banderillero a planté une nouvelle flèche, une seule cette fois. L'animal le poursuit, le garçon s'enfuit, la foule hurle. Le garçon semble avoir trébuché, le taureau le rattrape. Sa corne gauche s'enfonce violemment dans la hanche du

garçon. Tout le monde se lève. Trois autres banderilleros ont déjà sauté dans l'arène avec des toiles rouges. Désorienté, le taureau les pourchasse. La quatrième flèche se fiche dans son échine. Le taureau s'échappe le long de l'arène, d'un trot lent, la foule braille. Lorsque le taureau s'approche, on voit que son poil noir est devenu rougeâtre et poisseux. Le sang de ses quatre blessures s'écoule en un fin ruissellement. Le banderillero blessé a déjà été remplacé par un autre, plus gracieux. Le jeu sérieux commence. Le toréador est entré dans l'arène en petit frac galonné d'or avec une longue épée et une cape rouge. Dans l'amphithéâtre, les gens se pressent en avant pour ne rien perdre de la scène. Plusieurs milliers de personnes guettent la mort.

Je suis pris d'un dégoût profond, absolu. Il y a des épées, des costumes brillants, des fanions, tout un rituel de chevalerie, mais ici on sent avant tout l'abattoir, élevé à la dignité d'art et de cérémonie. Je ne parviens pas à regarder. Un milicien me tapote l'épaule, d'un geste bienveillant, protecteur. D'autres me toisent d'un air moqueur, brièvement, puisqu'aucun d'eux ne veut perdre une miette de ce combat sanglant, d'une habile estocade ou d'un coup de corne. Les coups de corne ont rarement des conséquences tragiques car le taureau suit toujours la cape rouge déployée devant lui. Il est incapable de dévier vers un fuyard, ne le traque pas avec acharnement, s'en écarte, saute parfois par-dessus un homme tombé à terre, dans sa poursuite du fanion rouge. D'où ce sentiment si dérangeant d'assister à une exécution : un taureau jeune, vigoureux, puissant, ressort immanquablement vaincu d'un combat qu'il n'a pas voulu un seul instant, pas même maintenant.

Tout le monde crie autour de moi et il est, certes, impossible de rester silencieux devant ce spectacle. Je commence à fredonner nerveusement, mon poing à demi enfoncé dans

la bouche. Cela me détache de la scène, m'aide à regarder. L'on ne peut pas être un spectateur passif ici. Je prends tout à coup conscience de ce qu'ils jouaient, il y a une demi-heure, *Arriba, parias de la tierra...* Ce sont peut-être les taureaux des ex-marquis, mais la corrida a lieu sous le patronage de la milice du Front populaire. Dans l'arène, le taureau a de nouveau entaillé de sa corne l'un des banderilleros « Ce n'est rien, c'est la poitrine », m'explique mon voisin, le milicien. Oui, c'est sûr, quand les boyaux sortent, c'est vraiment magnifique. L'excitation des spectateurs enfle à la mesure des deux accidents. Maintenant le toréador leurre le taureau avec sa cape, derrière la cape luit l'épée qui va s'enfoncer dans l'encolure de l'animal. Enfin ! Le taureau, frappé une fois, devient muet, se dresse. Tout l'amphithéâtre se dresse aussi, rugit. L'animal jeune, noir, se fige, ses jambes ploient, il se renverse à terre de tout son corps, plein d'une énergie lascive, juvénile. Le toréador lui porte un nouveau coup puissant. L'amphithéâtre est secoué par une vague d'applaudissements, les yeux des gens brillent de plaisir. Tout à coup, une note s'insinue à travers le bourdonnement, le domine, le couvre puis l'absorbe, gonfle avec lui et se fait de nouveau entendre, au-dessus de l'arène et des portraits des toréadors célèbres, au-dessus du drapeau rouge. Quatre chevaux blancs tirent le cadavre du taureau. L'hymne de la révolution descend à nouveau sur le sable ensanglanté de la corrida.

On joue *L'Internationale* car durant la pause précédant une nouvelle corrida un détachement de volontaires portant un uniforme inspiré de celui des Cosaques a défilé à cheval dans l'arène, devant des spectateurs enthousiastes. La deuxième et la troisième corrida se déroulent différemment. Le spectateur étranger s'est imprégné de l'excitation qui frémit dans l'air, l'odeur du sang ne lui cause plus de nausées non viriles mais dilate en quelque sorte ses narines. Des

premières impressions, il ne reste que la conscience obstinée, qui ne se laisse ni assourdir ni effacer, que la joie que l'on éprouve, l'intérêt naissant, inconnu jusqu'alors, ayant remué des strates enfouies très profondément, se nomme ensauvagement. Pour que cela intervienne, il a fallu rester assis ici jusqu'au bout, se forcer plusieurs fois à ne pas baisser la tête mais au contraire à regarder l'arène – comme tous les autres – quand la foule hurlait de délire, pour atteindre finalement ces strates. Je suis le seul à être passé par là, ces strates étaient tout près de la surface pour les masses qui m'entourent. Il semble que rien n'ait recouvert ces strates, pas plus aujourd'hui qu'au cours des siècles précédents.

Ce ne sont pourtant pas des choses que l'on peut ranger dans la catégorie du folklore ou de la coutume, expliquer par le caractère méridional et le tempérament ou réduire à un sport. Des siècles durant dans ce pays, les grandes fêtes catholiques furent célébrées avec des corridas solennelles et une corrida de plusieurs jours précédait la canonisation des saints. Récemment encore, les enfants qui communiaient pour la première fois se rendaient l'après-midi à un combat de taureaux, pour la première fois aussi. Dans ce pays de magnifiques sanctuaires, pays de sainte Thérèse et d'Ignace de Loyola, le catholicisme s'est glissé subrepticement à côté du combat de taureaux, y a entortillé ses fêtes. L'on aurait pu attendre autre chose d'une foi passée elle-même par des corridas humaines, apparue au monde dans des arènes, modèles de celles-ci. L'on aurait pu attendre autre chose d'une foi dont les saints appelaient un loup « frère ». La corrida, respectée par le catholicisme, née quelque part dans le paganisme ibère, conservée dans la province romaine, généralisée au temps des Maures, a survécu à tout. Le tank de l'histoire, qui broya les portails des sanctuaires, s'est arrêté à l'entrée des arènes. Nous aurons